

G. Guisan, «Le débat Malraux-Aragon», *Gazette de Lausanne*, 24 décembre 1946, p. 1.

Le débat Malraux-Aragon

Sous les auspices de *Labyrinthe*, André Malraux a répété à Genève, au moins dans l'une de ses parties essentielles, la conférence sur «L'homme contemporain et la culture artistique», qu'il a prononcée à la Sorbonne au début de novembre, dans le cadre des conférences de l'U.N.E.S.C.O., et qui a suscité des réactions passionnées. L'importance du débat, qui porte sur les valeurs fondamentales auxquelles l'homme d'aujourd'hui peut se fier, nous incite à laisser de côté, malgré l'incomparable acuité des propos, les problèmes d'esthétique abordés par Malraux : la révolution qu'introduit dans les arts plastiques la reproduction, la nature de l'art moderne, le processus de la création artistique... Ce sera l'objet d'un prochain ouvrage *La psychologie de l'Art*. Nous nous en tiendrons à des considérations plus générales, citant plus que résumant : les textes, que nous empruntons d'abord à *Carrefour* (7 novembre 1946) permettront de juger en toute objectivité.

Le XIX^e siècle, déclare Malraux, croyait dans la royauté de l'homme; il mettait «un espoir immense en la science, en la paix, en la recherche de la dignité». Cet espoir, aujourd'hui, s'est effondré, et le problème du Mal se dresse devant nous avec une ampleur lancinante :

«Le grand et sombre archange dostoïevskien reparait sur le monde et vient redire : "Je refuse mon billet si le supplice d'un enfant innocent par une brute doit être la rançon du monde.»

Au-dessus de tout ce que nous voyons, au-dessus de ces villes-spectres et de ces villes en ruines, s'étend sur l'Europe une présence plus terrible encore : car l'Europe

ravagée et sanglante n'est pas plus ravagée, n'est pas plus sanglante que la figure de l'homme qu'elle avait espéré faire.

La torture a signifié pour nous beaucoup plus que la douleur... Il y a eu sur le monde une souffrance d'une telle nature qu'elle demeure en face de nous, non seulement avec son caractère dramatique, mais encore avec son caractère métaphysique : et que l'homme est aujourd'hui contraint à répondre non seulement de ce qu'il a voulu faire, non seulement sur ce qu'il voudra faire, mais encore de ce qu'il croit qu'il est».

L'unique problème est donc de «savoir sous quelle forme nous pouvons recréer l'homme». André Malraux ne pense pas que nous puissions nous contenter de «l'héritage d'un humanisme européen fondé sur le rationalisme et sur l'idée de progrès». «Nous en avons assez vu pour savoir» l'insuffisance de ces valeurs. Alors sur quoi fonder notre civilisation ?

L'expérience de ces dernières années ne nous permet plus de croire au sentiment comme le faisait un Duhamel en 1920, et peut-être Malraux lui-même lorsqu'il parlait de «la fraternité virile» (l'écrivain a gardé le silence sur ce point).

«A l'heure actuelle, que sont les valeurs de l'Occident ? ... La première valeur européenne, c'est la volonté de conscience. La seconde, c'est la volonté de la découverte... La force occidentale, c'est l'acceptation de l'inconnu. Il y a un humanisme possible, mais il faut bien nous dire, et clairement, que c'est un humanisme tragique. Nous sommes en face d'un monde inconnu; nous l'affrontons avec conscience... Il appartient à chacun de nous de faire l'homme avec les moyens qu'il a, et le premier, c'est d'essayer de le concevoir.»

Que l'on ne se fasse pas d'illusions ! Cet humanisme, pas plus que les précédents, n'établira le bonheur : mais au moins répondra-t-il à une exigence de notre esprit :

«Quelque humanisme que nous cherchions, il est douteux qu'il nous épargne la guerre. Mais il était également douteux que le monde de la charité la plus profonde, qu'il s'appelât le christianisme ou le bouddhisme supprimât la guerre, car il ne l'a pas supprimée. Les cultures n'ont jamais été maîtresses de toute la nature humaine, qu'elles

n'ont atteintes que d'une façon extrêmement lente et craintive mais elles ont été des moyens de permettre à l'homme de parvenir à son accord avec lui-même : et cet accord obtenu, de tenter d'approfondir son destin. Le christianisme n'a pas supprimé la guerre, mais il a créé une figure de l'homme devant la guerre, que l'homme pouvait regarder en face.»

L'important est de ne pas renoncer à la tâche, de ne pas céder à l'angoisse ou à la lâcheté. N'être pas décidé à vivre, c'est se décider à mourir. Le nombre ne fait rien à l'affaire, la bataille de Londres l'a bien montré, et d'ailleurs, si «l'Europe, que le monde entier pensa en mots de liberté, ne se pense plus qu'en termes de destin, ce qu'on oublie vraiment un peu trop, c'est que ce n'est pas la première fois.»

«De siècle en siècle, un même destin de mort courbe à jamais les hommes; mais de siècle en siècle aussi, en ce lieu qui s'appelle l'Europe – et en ce lieu seul – des hommes courbés sous ce destin se sont relevés pour partir inlassablement vers la nuit, pour rendre intelligible l'immense confusion du monde et transmettre leurs découvertes au lieu d'en faire des secrets, pour tenter de fonder en qualité victorieuse de la mort le monde éphémère, pour comprendre que l'homme ne naît pas de sa propre affirmation, mais de la mise en question de l'univers. Comme de l'Angleterre de la bataille de Londres, disons : «Si ceci doit mourir, puissent toutes les cultures mourantes avoir une aussi belle mort !»

«Recréer l'homme», c'est là, pour Aragon, un problème qui n'existe pas, ce n'est qu'une «grue métaphysique». On voudrait tout citer de cette réplique, qu'ont publiée *Les Lettres françaises* (6 décembre 1946) et *La Marseillaise* (11 décembre 1946), mais qui fut présentée d'abord à la Sorbonne, également dans le cadre des conférences de l'U.N.E.S.C.O. (Aragon devait parler de «La culture des masses», mais, paraît-il, il n'avait jamais accepté ce sujet, qui pourrait «laisser croire à l'existence d'une culture pour quelques-uns différente de la culture des masses.») De cette réplique, voici au moins quelques extraits :

Aragon dénonce d'abord «la perversion des mots» :

«Dans le jargon international, tout est, comme pour les chapeaux, affaire de mode. Et ces temps derniers, deux mots semblent sur les autres avoir pris le pas, emplir autrement les bouches pensantes, engager à la rêverie, au hochement de tête, et où ils apparaissent donner au discours le sceau de la distinction de la pensée. Ces mots ne sont cependant ni neufs, ni rares. Ils ne sont ni grecs, ni zazous. Ce sont de bons mots habituels, qui se traduisent bien dans toutes les langues, et qu'on a employés pendant des siècles sans malice. Mais tout est dans l'enflure qu'on met à les prononcer : l'homme, l'Europe... Eh bien quoi, l'homme ? quoi, l'Europe ? Vous croyiez savoir de quoi il s'agit. Non, non, Mesdames et Messieurs, vous connaissiez ces mots : vous ignoriez la chose c'est maintenant que commence l'homme, maintenant l'Europe, et il s'agit à ces mots bien connus de donner un contenu mystérieux. Passant de la langue au jargon, ils vont signifier tout autre chose que ce qu'ils signifiaient pour les gens du vulgaire, les masses. Ils cesseront de dire ce qu'ils disaient en français, en anglais, ou en russe, pour prendre le sens jargonnieux. Ils deviendront les mots de passe des nouveaux happy few, de ceux qui vont à leur manière sauver le monde dans une langue que personne qu'eux n'entendra. Un petit arrêt sur le mot, un air sentencieux de l'articulation, et le tour est joué. L'homme... L'Europe... On ne sait plus de quoi il s'agit, on est passé du monde des réalités au monde des problèmes, et Dieu sait qu'il n'y a rien de plus flatteur au teint intellectuel que de se présenter à la lumière problématique !»

Cette ironie vous fait sourire – ou peut-être vous fatigue. D'aucuns penseront : Heureux Aragon qui ignore les problèmes ! Mais pourquoi tant parler de ceux qui n'existent pas ? Prenez patience : vous n'avez pas vu le dessous des cartes. Le voici :

«Mais ceux-là qui le font (poser des problèmes) peut-être simplement par l'entraînement et par le jeu en réalité viennent de répéter le mécanisme de la perversion des mots tel que l'employèrent les aventuriers fascistes. Et qu'ils le veuillent ou non, ayant quitté le sol pour les nuages, le langage pour le jargon, les voici devenus les avocats tout trouvés de n'importe quelle aventure, voire de n'importe quels intérêts».

De l'insinuation, passons à l'accusation : Malraux avait, au cours de son exposé, fait allusion à la théorie de Spengler d'après laquelle les cultures devaient être

considérées comme monde clos. Malraux, d'ailleurs, dénonçait cette idée. Qu'importe ! Aragon veut que son adversaire reprenne cette idée à son compte, et il ajoute :

«Dans les jours que nous traversons, il y a en France, et ailleurs, des gens pour qui l'élégance de l'esprit est d'aller chercher chez l'ennemi les sources de la pensée internationale».

Avis donc à ceux qui se risqueraient à citer Karl Marx !

Mais il y a plus, Malraux ayant déclaré dans une formule assurément maladroite par l'expression, que ce ne sont pas les structures sociales qui font l'homme :

«Et l'Eglise n'a aucune importance ici, parce que toute l'importance dans ce domaine appartient aux saints; l'armée n'a aucune importance parce que toute l'importance appartient aux héros; et il est profondément indifférent pour qui que ce soit d'entre vous, étudiants, d'être communiste, anticommuniste, libéral ou quoi que ce soit, parce que le seul problème véritable est de savoir, au-dessus de ces structures, sous quelle forme nous pouvons recréer l'homme».

Aragon répond en ces termes :

«Il faut le dire, on a rarement porté aussi loin l'impudence du jargon contre la réalité. En passant, vous reconnaîtrez que celui qui méprise l'Eglise au profit des saints, l'armée au profit des héros, est nécessairement un apôtre de cette théorie des minorités agissantes qui a aussi servi à Trotsky et à Hitler. Partant, ne vous étonnez pas qu'il dise aux étudiants français que cela n'a aucune importance qu'ils soient communistes, anticommunistes, libéraux ou n'importe quoi, c'est-à-dire fascistes. Et le propos qui veut considérer tout ce qui est politique comme structures dépassées, a déjà assez puissamment servi à la propagande de Vichy chez nous pour que nous ne le revoyions pas revenir ici en 1946 sans quelque étonnement».

Fascisme, Trotsky, Hitler, Vichy, voilà qui s'appelle raisonner.

Aragon répond enfin qu'il n'est pas nécessaire de recréer l'homme parce qu'il existe «l'homme communiste». Mais celui-ci se distingue par ses qualités morales, son

énergie, sa volonté, sa générosité, son sens du sacrifice; il n'apporte pas de réponse à la question métaphysique. D'autre part se pose la question de savoir si c'est parce qu'il est communiste que cet homme a ces qualités morales, ou au contraire, – et c'est là notre pensée – si ce n'est pas avant tout parce qu'il a ces qualités qu'il va souvent au communisme.

On aurait voulu d'Aragon, au lieu d'injures, une tranquille et précise analyse. «Nous autres, hommes de l'esprit...» disait-il au début de son discours. Il s'est montré indigne et de sa mission et des héros qu'il célèbre.

G. Guisan